



Épisodes festifs. (À propos des mouleds du Caire)

Anna Madoeuf

► To cite this version:

Anna Madoeuf. Épisodes festifs. (À propos des mouleds du Caire). L.-S. Fournier et al. La fête au présent. Mutations des fêtes au sein des loisirs, L'Harmattan, pp.133-144, 2009, CUFRN. halshs-01018906

HAL Id: halshs-01018906

<https://shs.hal.science/halshs-01018906>

Submitted on 6 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MADOEUF Anna, 2009, « Épisodes festifs », in ***La fête au présent. Mutations des fêtes au sein des loisirs***, dir. L.-S. Fournier *et al.*, Nîmes, L'Harmattan, coll. CUFRN, p. 133-144.

Anna Madoeuf, Université F.-Rabelais de Tours, EMAM-CITERES.

Épisodes festifs. (À propos des *mouleds* du Caire).

« Une foule s'assemble
on mange des oranges, des bananes, on arrache les peaux,
on sépare les quartiers, on partage ».

Katherine Mansfield, *La Garden Party*, 1918, Stock, Le livre de poche (1967), p. 225.

Le *mawlid*¹ (anniversaire), dit *mouled* en Égypte, est la fête commémorative d'un(e) saint(e). En sus du Prophète et des membres de sa parentèle, sont également fêtés d'autres saints, musulmans, chrétiens, et, autrefois, juifs. D'importance très inégale, la fréquentation des *mouleds* va de quelques dizaines à plusieurs centaines de milliers de personnes. Les plus importants, outre ceux du Delta (Sayyid al-Badawî à Tantâ et Ibrâhîm al-Disuqî à Disûq), se déroulent au Caire, notamment ceux des petits-enfants du Prophète, Husayn et Zaynab, dont il sera principalement question ici.

Organisées autour de la mosquée mausolée dédiée au saint, dans le quartier éponyme, ces célébrations festives associent résidents, Cairotes et pèlerins venus de toute l'Égypte², essentiellement sous les bannières des nombreuses confréries soufies³. La date des *mouleds* musulmans, déterminée selon le calendrier de l'Hégire, avance chaque année d'une dizaine de jours par rapport à l'année solaire, peu à peu la saison invitante se fait autre.

La fête, un espace de mitoyennetés

En postulant que c'est autant la mise en commun des corps que celle des idées qui fait que des êtres forment des groupes et des communautés, je souhaiterais évoquer de quelles façons les fêtes participent de l'expression du vouloir/devoir être

¹ Pluriel *mawâlid*.

² Selon une estimation du CNRSC (centre national de recherches sociales et criminologiques), publiée dans l'*Ahram hebdo* du 5-10-2005, trois millions de personnes, dont un million d'adeptes des confréries soufies, suivent les 5000 *mouleds* enregistrés au niveau national de façon régulière.

³ «*Tarîqa* : voie, chemin. C'est par ce terme qu'est rendue la notion de confrérie ou d'ordre mystique en islam. Dans le cheminement vers la perfection, les textes soufis placent la connaissance de la *tarîqa* au-dessus de celle de la loi religieuse, de la science exotérique (*charî'a*), mais au-dessous de celle de la Réalité divine (*haqîqa*) et de la connaissance ésotérique qui coiffe le tout (*ma'rifa*). Dans ses degrés ultimes, le soufisme se dégage de toute structure sociale et devient une démarche purement personnelle ». Définition proposée in POPOVIC Alexandre et VEINSTEIN Gilles (sous la dir. de), *Les voies d'Allah. Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, Fayard, 1996, p. 634.

ensemble, et de la recherche, jamais assouvie, des conditions possibles pour ce faire. Si l'envie sociale d'être ensemble résulte certainement de motivations universelles, les lieux, conditions et formes de ces rencontres diffèrent. C'est donc depuis une perspective d'exploration de l'univers plastique de la ville, lieu d'acclimatation expérimentale, que les *mouleds* peuvent être questionnés de manière croisée, à la fois comme objets spécifiques et comme objets d'études urbaines.

Sont donc ici exposées ou transcrites des saynètes, prélevées de manière aléatoire à l'occasion de parcours erratiques lors de *mouled*⁴s et qui, de ce fait, peuvent apparaître comme des *happenings*, des actions délibérées produites dans l'immédiateté. Ce procédé peut leur donner artificiellement la forme de « performances », soit d'expériences esthétiques ou artistiques, mais les choix opérés tentent de prendre en compte la récurrence de certaines situations et le traitement qui en est fait vise à leur rendre un sens contextualisé. L'idée est d'envisager comment se créent des micro-ambiances et de décortiquer de façon discontinue et sans simultanéité, divers moments-événements.

Il s'agira donc de cerner les spatialités révélées lors des *mouleds* du Caire, ou, énoncé autrement, d'une recherche sur les façons dont se crée de l'espace « mitoyen » (« qui est entre deux choses, commun à l'une et à l'autre » selon le *Petit Robert*). La notion d'espace mitoyen me semble intéressante dans sa simplicité et son ambiguïté mêmes, puisque la mitoyenneté renvoie à ce qui rapproche mais aussi à ce qui sépare.

Ces circonstances ou événements que sont les *mouleds* sont ici qualifiés de particuliers, car, d'une part ils constituent des espaces-temps — et ceux-ci sont circonscrits — et, d'autre part, ils sont tout à la fois fêtes et pèlerinages. En langue arabe, le terme de *mouled* renvoie à une totalité simultanée, à une connotation générique, à une complétude. Fête et pèlerinage se désignent par un même mot et s'élaborent dans un même geste.

La fête précipite ensemble provinciaux et Cairotes, hédonistes et dévots, et suscite bien d'autres possibilités de brassages. Cependant, la mixité la plus manifeste et évidente dans sa non-évidence est celle des hommes et des femmes, ici souvent au corps à corps, dans un espace public où, en principe, la distance entre personnes de sexes opposés est de mise, les touchers entre hommes et femmes minimes, et où la présence des femmes, en particulier des jeunes filles, est en général soumise à contrôle. De plus, cette mixité, dite des genres, sera ici un donné spécifié par l'évocation de quelques-uns de ses aspects, notamment dans la constitution de certaines modalités de la co-présence (mises en situations, confrontations), entre autres dans le contexte de la foule.

En guise de prélude, nous pouvons dès à présent envisager la possibilité même d'accès à la fête depuis une illustration de cette perspective.

⁴ À partir d'observations faites entre 2001 et 2004 lors des mouleds cairotes de Husayn, de Zaynab, de Yûnis al-Sa'adî, de Fâtima al-Nabawiyya et de 'Aïcha al-Nabawiyya.

Entrée en fête d'une jeune fille du quartier

Cette histoire se déroule dans une rue passante, vers 22 heures lors de la dernière nuit du *mouled* de Fâtima al-Nabawiyya : une mère, assise sur une chaise devant son immeuble, et sa fille (d'une vingtaine d'années) se querellent. La jeune fille, apprêtée et maquillée, semble prête à sortir, sa mère l'en empêche. La mère crie, et prend à témoin les voisins présents et les passants. La jeune fille pleure et insiste. La mère l'élève seule, ne peut pas l'accompagner et refuse donc la sortie. Le discours se fait répétitif. Des voisins interviennent en chœur : « mais on est tous là, tout le quartier est là, laisse-la sortir ce soir pour le *mouled* ». Cris, pleurs et discussions ; la scène est pourtant calme, la suite semble attendue. Après quelques réticences, la mère accepte ; la jeune fille, accompagnée d'une amie restée auparavant en retrait, s'éloigne, radieuse. La mère attendra son retour ici même. Ainsi, le voisinage est témoin de l'attitude ferme de la mère, de l'obéissance de sa fille, de l'exposé des principes régulant les sorties des jeunes filles, mais sera aussi caution de cette sortie, rendue possible — voire imposée — par l'évocation-invocation de la confiance, du transfert de responsabilité, et par l'exception que représente ce jour de fête. Le retour, comme le départ, sera aussi effectué en public, et sera situé au même endroit, devant l'immeuble même.

Profusion, superpositions, surimpositions

L'avènement d'un *mouled* donne lieu une composition d'ensemble qui reconfigure le quartier d'implantation et prend la forme d'un véritable exercice de style, basé sur une eurythmie, celle de l'agencement et de la décoration de toutes les composantes (apports ou transformations) qui entrent dans la mise en scène du *mouled*. Celle-ci, souvent réalisée avec des moyens chiches, produit cependant un effet saisissant. Le décor se fonde sur la récurrence de l'utilisation polyvalente de tentures vives et d'éclairages colorés. Cette trame répétitive scande l'ensemble, elle est complétée ici et là par de multiples petites décorations, le tout créant un aspect harmonieux. Des suites d'ampoules colorées montées en guirlandes courent le long des bâtiments, surplombent les rues, et grimpent en clignotant sur les minarets de la mosquée-mausolée, laquelle est la « mariée » (*'arûsa*) de la fête. Des stands décorés proposent des pyramides de sucreries et de pois chiches secs ; sur des charrettes ambulantes s'empilent des chapeaux pointus, masques et cotillons ou encore des colifichets, bijoux et porte-bonheur ; toutes sortes de jouets sont exposés sur des étals. Balançoires, jeux, tirs à la carabine, spectacles, attractions et, le cas échéant, grandes roues et auto-tamponneuses complètent le dispositif d'activités ludiques.

Des tentes, rectangulaires, montées sur des structures en bois et tendues d'épais tissus colorés à dominante rouge alternant figures géométriques et entrelacs, occupent tous les espaces possibles, depuis le flanc de la mosquée de Husayn ou le parvis de celle de Zaynab, jusque dans les ruelles et impasses des alentours. Les grandes et belles tentes à l'intérieur desquelles sont suspendus des lustres et dont les sols sont recouverts de tapis, sont celles appartenant à des confréries prospères, y logent les affiliés et s'y déroulent les cérémonies. Elles sont surmontées de banderoles

de couleur calligraphiées, signifiant simultanément l'affiliation à un ordre confrérique (noir/Rifa'iyya, rouge/Ahmadiyya, vert-Burhâmiyya) et l'origine géographique des pèlerins, attestant ainsi de la représentation des provinces au sein de la capitale. Se déploient aussi de simples abris de toile brute, hébergements de pèlerins ; des familles campent également à même la chaussée, principalement autour des mosquées, mais aussi en d'autres lieux possibles pour une installation temporaire.

La rumeur de la fête est composite ; se mêlent avec des tonalités dominantes variables selon le jour, l'heure et le lieu précis, les claquements des carabines et des pétards, les grincements de balançoires, le son des percussions qui accompagnent les manèges, les appels des forains et marchands dont certains sont équipés de micros, le son des sifflets, crécelles et marionnettes cymbales, les récitations du Coran, les incantations, la musique profane ou celle à référent religieux, qui sourd directement des tentes ou qui est diffusée par des haut-parleurs fixés dans les rues et orientés vers les passants. Chargés du matériel pour dresser les tentes, du mobilier (tapis, chaises), des générateurs, des installations électriques, des équipements de sonorisation, mais encore des effets nécessaires à la vie quotidienne (provisions, couvertures, ustensiles de cuisine, etc.), des essaims de pick-ups envahissent le quartier. Le montage des tentes et la mise en place des équipements et de la fête foraine durent quelques jours pendant lesquels les déchargements, aménagements, montages, constructions, installations et essais sont permanents.

Du fait de la mise en scène et des décorations, la ville n'est plus déclinée en surfaces horizontales et verticales ; ces deux dimensions deviennent jointives et produisent un *continuum* visuel. La continuité est aussi temporelle, jour et nuit liés par un effet de fondu enchaîné ; le *mouled* s'inscrit comme une célébration nocturne, l'annonce qui en est faite le date de la dernière nuit. Le jour et la nuit, bien que contrastés, rythmés diversement, investis par des protagonistes différents, sont tout aussi animés. Le *mouled* apparaît comme une fête hybride, où l'on ne peut isoler formellement ce qui relève exclusivement du religieux ou du sacré et ce qui appartient simplement au registre festif ; la métamorphose urbaine résulte du tout. L'atmosphère générale de liesse est faite tant de ferveur que d'exaltation joyeuse et ludique. Pour autant, le *mouled* n'est pas magmatique, n'apparaît pas comme un assemblage confus. La distribution spatiale des éléments qui composent le mouled, en fonction de leur affiliation aux registres sacrés ou profanes, correspond à des logiques, identifiables dans le détail et lisibles globalement. De la même manière, le *mouled* est fait d'ambivalences, de lieux fermés et ouverts, de zones de bruit et de recueillement, d'éparpillement et de concentration. Le *mouled* forme un territoire, lequel a un épïcêtre et décline des lieux d'exposition, très éclairés, bruyants et nets, des bas-côtés, des coins et recoins, des culs-de-sac, des zones de lumière et de pénombre, et qui finit par des flous, des espaces effilochés où ne perdurent que des halos (de sons et de lumières), transitions vers la ville structurellement ordinaire. Les *mouleds*, tous différents, se ressemblent pourtant, ils se surimposent à l'espace préexistant, tout en l'absorbant et en l'estompant en partie et présentent une gamme de caractères dominants qui font leur faculté à créer un climat à la fois unique et banal, un paysage aussi original que familier. En ce sens, aller à un *mouled* peut apparaître comme l'accomplissement d'un voyage idéal vers un univers déroutant mais rassurant,

puisque la fête n'est qu'une discontinuité, tant spatiale que temporelle. Les modulations possibles à partir des paramètres que sont un paysage support et un agencement festif restent cependant infinies, comme toutes les subtiles nuances d'une figure imposée.

En général, le vendredi soir précédant la « grande nuit » (*leïla al-kebîra*), laquelle se tient la veille d'un mercredi, tant pour la fête de Husayn (mois de *rabî' al-thânî*) que celle de Zaynab (mois de *ragab*), le paysage du mouled est stabilisé. Les quartiers concernés semblent alors se dissocier de la ville en se calant sur le rythme de la fête.

Si, de manière générale, on souligne l'effet désinhibateur de la pénombre et de la lumière tamisée, lors des *mouleds*, et tout particulièrement ceux de Husayn et de Zaynab qui sont les plus illuminés, c'est pourtant le contraire qui prévaut. L'éclairage est d'une intensité extrême, la lumière des ampoules multicolores et surtout des néons est violente et crue. La lumière et le bruit semblent se concurrencer jusqu'à trouver un registre commun et s'associer dans une fusion paroxysmique. La nuit n'est pas ici un temps qui s'opposerait, en termes de qualités, à ce qui définit un jour urbain, mais elle se révèle plutôt, par son amplitude, comme une exacerbation du jour : plus de gens, d'activités, de bruits et de lumières.

Usages et manipulations des lieux

Transfiguré par la fête, l'espace de la ville révèle d'autres possibles, des interprétations et des démultiplications. Une infinité de « petits coins » et de lieux minimes se constitue. La présence des visiteurs est aussi accompagnée d'un déploiement d'objets déposés dans les rues, contre les murs, sur les rebords des trottoirs, etc. En observant en détail tant des lieux exposés que des recoins, on note une multitude d'objets et d'effets. Le square d'al-Husayn (au centre de la place devant la grande mosquée), interdit d'accès aux personnes, ne l'est apparemment pas aux choses et sert de « consigne » à bagages : valises, sacs, cabas, baluchons et cartons, y sont entreposés. Les piques des grilles longeant la mosquée de Husayn sont utilisées comme portemanteaux, des vêtements y sont accrochés et des sacs suspendus. Quant à la base des grilles, elle sert de desserte à des théières et de la vaisselle. Sur le rebord des fenêtres de la même mosquée sont empilés des échafaudages de plusieurs niveaux de cartons, sacs et ballots. Les quelques arbres du quartier deviennent eux aussi des supports et leurs branches se couvrent de paquets ; autour des pieds des lampadaires sont même fixés des sacs. Sur les trottoirs et bas-côtés des rues, délimités au sol par des nattes et occupés par des groupes distincts, des emplacements où le nécessaire pour manger et dormir est exposé (couvertures, réchauds, effets de cuisine et aliments). De la même manière, des couloirs et halls d'immeubles servent de logement et/ou d'entrepôt.

Espaces publics et privés sont partiellement brouillés et confondus en une série de lieux qui eux-mêmes se redéclinent en fonction de leurs usages. Si le quartier semble encombré, les choses sont cependant localisées et les gens placés. Autres formes de signalisations, révélant la localisation des diverses confréries, des banderoles déployées sur les façades des lieux investis (bâtiments religieux ou immeubles d'habitation), accrochées à des fenêtres, des balcons ou tendues au travers

des rues, ainsi que des haut-parleurs, fonctionnant comme autant de repères visuels et sonores. À cela s'ajoutent aussi les calicots publicitaires des commerces du quartier. Toutes les surfaces sont exploitées grâce à maintes astuces pratiques, certes suscitées par la nécessité, mais aussi par l'inventivité. Une intégration à la ville qui se matérialise et se traduit par l'appropriation des multiples dimensions, volumes et structures de l'espace urbain, en tirant parti de ses ressources, mais aussi en en imaginant de nouvelles, en le densifiant, en l'épaississant, en le mettant en relief, soit en le façonnant et en lui créant des perspectives. Du fait de leur utilisation, une multitude de lieux infimes ou d'objets hétéroclites relevant schématiquement du registre du « mobilier urbain », qui ne sont « rien » en temps ordinaire, sont individualisés et deviennent des lieux. Ainsi s'inventent de multiples manières de se situer et de s'intégrer dans un espace commun, et de le partager. Parmi tous les usages possibles de l'espace urbain, citons un des plus fréquents : comme un tour de prestidigitation, une natte posée sur le sol peut créer le territoire d'un groupe.

Les « funambules » de la fête

Pendant les journées du *mouled*, des personnes vont, viennent, vaquent et travaillent, passent au travers ou à côté de l'espace de la fête, lequel n'est pas alors absolu, mais en veille, juste suggéré ou ébauché de-ci delà, par le décor et quelques scènes ou attitudes délibérément inscrites dans un registre festif. Cette hésitation se traduit par des porosités d'univers et d'attitudes. La densité de la fréquentation et des situations possibles génère beaucoup de scènes ouvertes, des animations, des spectacles qui en sont et d'autres qui n'en sont pas vraiment, mais qui captent tout autant l'attention des présents. Des gens marchent, d'autres sont assis, couchés, certains parlent, dorment, mangent, boivent, d'autres rient, regardent ou ne font rien ; mais tous sont là, ensemble et reliés à la ville. Ainsi, l'on peut se connecter à une scène ou une action, et puis s'en déconnecter définitivement, ou temporairement, pour s'immiscer dans une autre histoire, qui se déroule en parallèle, ou qui prend juste effet. Comment ? Simplement en se détournant d'un lieu, en le quittant des yeux ou en s'en éloignant. Alors se combinent plusieurs niveaux d'intégration à une ou plusieurs scènes, simultanées ou non, de l'exclusif au distrait, de la subjugation à l'indifférence, de l'intense au dilettante.

Mouled de Husayn l'après-midi : près de la mosquée, un café ouvert accueille un orchestre. Installé sur des chaises à assise recouverte de velours, un premier rang de clients dont certains gratifient l'orchestre de billets de 10 livres ; le chanteur remercie en tournant un compliment, auquel se joint le cafetier. Autour, d'autres consommateurs, assis sur des chaises en bois. Derrière, des rangées de spectateurs debout, intéressés tant par la musique que par la distribution commentée, suscitant parmi eux d'autres commentaires. Au-delà, la rue encombrée où passent quand même — difficilement — de temps à autre, des véhicules. Chaque voiture qui force le passage capte l'attention d'une partie des spectateurs, certains s'en mêlent, la guident. C'est souvent l'intermède du véhicule qui va faire figure d'éclipse et déterminer le retrait de certains participants, lesquels vont, à la suite de cette digression, poursuivre ou reprendre leur chemin. Les places libérées seront prises par d'autres et ainsi de suite.

De la même manière, lors du *mouled*, s'installent des vendeurs de cassettes audio qui diffusent de la musique. Nombreuses sont alors les personnes qui, en traversant ces sphères, vont signifier ce passage par un fredonnement, un pas de danse, ou encore un claquement de doigts. Ainsi se constituent des pérégrinations individuelles, tramées et balisées par des successions, variables à l'infini, de faits, de scènes, d'ambiances, qui prennent sens dans le parcours de chacun, selon l'intensité de la sollicitation, mais surtout de la réceptivité et du temps accordés par ceux qui les vivent ou les évitent. S'élaborent ainsi des séquences dans/de la ville, tout à la fois orientées et désorientées, des modulations produites par les ballottages et aspirations d'une perpétuelle imprévisibilité.

La foule est *l'autre*, l'autre au pluriel et aussi dans tous ses singuliers ; anonymat et identité sont ici conjugués. La foule permet simultanément de s'exhiber et de se dissimuler, de fréquenter intensément sa société et de l'oublier tout aussi intensément. Le « somnambule », personnage suggéré par Isaac Joseph dans *Le passant considérable*, se construit en tant qu'individu social et nourrit sa pratique citadine depuis son immersion dans l'espace public, espace commun hanté par la foule. Dans les *mouleds* semble émerger une autre figure métaphorique récurrente, celle du « funambule », celui (celle) qui évolue entre des univers, des scènes et des situations possibles, suivant son propre chemin, selon une trajectoire saccadée, celle de l'hésitation, de la sollicitation et des choix. Le funambule est aussi un équilibriste dont l'avancée est souvent aidée par un objet-balancier qui aide à maintenir le mouvement nécessaire et à définir l'action en cours. Ici aussi, nombre de personnes observées peuvent être référencées par les sortes d'objets qu'elles ont en leur possession, qui sont autant de rappels ou d'évocations d'un rôle, d'une attitude, d'une action en cours, d'une intégration à une activité ou à un groupe, comme nous le verrons ultérieurement.

Envie de foule, peur de la foule.

Dernière soirée du *mouled* de Husayn. Observée de loin et de manière globale, la foule sur la grande place apparaît comme en permanence agitée d'un mouvement continu, synthèse de multiples directions combinées, parallèles et croisées. Cette foule semble même être affectée d'un mouvement incohérent, à la fois remous et stagnation, tant les allers et venues de tous types paraissent se contrarier. Sur les pourtours de la mosquée, laquelle semble flotter comme un navire, des rangées de gens assis et, autour, le sillage de ceux qui marchent. Cependant, en changeant de niveau d'observation, il apparaît que nombre des individus qui composent la foule agissent de manière individualisée, tout en recomposant des logiques collectives.

Il semble que dans le cas des *mouleds*, et peut-être de manière générale, dès que l'on investit un espace public ou, formulé plus précisément, un espace dense partagé, il y ait pour certains une appréhension latente. On sait qu'on va y être confronté à une situation qui n'est pas toujours dépendante de soi mais qui cependant dépend de soi, c'est-à-dire de *qui* l'on est et de ce que l'on est, notamment une femme. Lors de la dernière nuit du *mouled*, en particulier sur les grandes places, tant celles de Husayn que de Zaynab, les hésitations et réticences de certain(e)s sont manifestes, la

délectation d'autres tout aussi évidente. Ainsi se créent dans la cohue des actions ou des figures, à caractère presque systématique, qui associent des rôles nécessairement complémentaires, notamment d'attoucheurs et d'attouchés, de bousculeurs et de bousculés, générant aussi des postures corporelles particulières comme celles induites par les lancers de mains palpeuses et celles provoquées par les contractions des corps palpés. Ces figures d'un instant sont consenties ou imposées, acceptées ou non, mais elles vont déterminer des flux de circulation qui délimitent des groupes relativement stables (familles, jeunes hommes, pèlerins, etc.). Il semble que chacun a une lecture intuitive de la foule, de sa composition, et des stratifications qui en découlent, interprétation assez immédiate qui fait que les individus se placent dans des couloirs de cheminement et se dirigent ensuite en fonction de ces logiques et non pas selon celle de la distance la plus courte. Dans la foule se distinguent des niveaux de profondeur, d'immersion et des logiques d'orientations par rapport à des repères concrets (éloignement ou proximité de murs, de trottoirs, etc.). Malgré la presse et la cohue, cette distribution fonctionne relativement bien, chacun ou tout le monde semble s'en accommoder. Pourtant, certains lieux ou passages brouillent cet ordre et génèrent des confusions : les goulets d'étranglement (débouchés rétrécis des rues adjacentes) sont de ce point de vue des lieux chaotiques où se mêlent confusément tous ceux qui empruntent de nouvelles directions, qui sortent de la place, ou y entrent. À ces passages obligés difficiles, des policiers sont positionnés. Vite débordés, ils distribuent des coups de bâton, non pas au hasard mais de façon privilégiée sur les jeunes hommes, les obligeant, pour esquiver, à avancer et à utiliser leurs bras pour se protéger, ce qui a pour objet à la fois de tempérer leurs éventuelles velléités d'attouchements, et de dissuader ceux qui tentent de stagner là. À ces endroits, effectivement, des jeunes hommes, aux aguets, attendent le passage de jeunes filles pour s'engouffrer derrière elles ; ces dernières hésitent, rient, crient, y vont, n'y vont pas ; la bousculade s'intensifie. Le rôle ici tenu par des policiers peut aussi être pris en charge par des civils, qui agissent selon les mêmes procédés. Autre exemple en ce sens, lors de la dernière nuit du *mouled* de Zaynab, des marchands ambulants dont les charrettes se trouvaient à la lisière de la foule, juchés sur des caisses, scrutaient les mouvements de foule et intervenaient notamment en venant en aide aux femmes importunées. Puisant de l'eau dans leurs jarres avec des gobelets, ils arrosaient les fautifs, tout en hélant ceux et celles qui tentaient de sortir de la cohue, leur indiquant la voie pour rejoindre les bordures de la place ou des passages plus faciles.

Corps lâches et maintien des distances

Autre situation, autre manière de maintenir ou de créer de la distance : dernière nuit du *mouled* de Fâtima al-Nabawiyya, vers 23 heures : autour d'un orchestre, installé sur une estrade dans un café de plein air, une cinquantaine de personnes dansent. Il est difficile de préciser de quelle nature est cette danse, les chansons sont à référent religieux, la musique est de celles qui accompagnent le *dhikr*⁵. Mais le *dhikr*

⁵ Le *dhikr* (souvenir) est un exercice collectif, effectué par les disciples soufis sous le contrôle du cheikh, qui consiste en la scansion des noms de Dieu selon des rythmes divers et des gestuelles corporelles particulières.

est, en principe, un exercice collectif codifié, dirigé. Là, les personnes dansent de manière individuelle, sans se soucier des autres, sans s'accorder à un rythme partagé, même si leurs mouvements sont clairement apparentés à un registre d'expression, dont leurs gestuelles et attitudes sont imprégnées. Parmi les participants, de très nombreuses femmes, dont certaines sont jeunes ; autour, les spectateurs se pressent et beaucoup d'hommes détaillent du regard les anatomies féminines exposées et animées de mouvements amples. Mais ces femmes, dont certaines ont les traits crispés et d'autres des expressions de ravissement extatique, ont les yeux clos, et leur indifférence, réelle ou feinte, paraît absolue ; aucune coquetterie dans les gestes, aucune suggestivité délibérée dans les postures. Cette scène, qui évoluera par un renouvellement partiel et continu de protagonistes, durera des heures. Il n'y aura, dans cette situation pourtant peu ordinaire, où des femmes dansent sans retenue dans la rue tout au long de la nuit, aucun échange soutenu de regard. Il est vrai que le contexte est celui du *mouled*, que la musique qui suscite la danse est d'inspiration religieuse ; mais il est tout aussi vrai que les corps féminins exposés ne laissent pas indifférent, d'autant plus s'ils sont à la fois statiques — en place et observables à loisir —, et animés — visibles sous divers angles et en diverses positions, soit simultanément actifs et passifs. Ces femmes bougent leur corps, mais ne se montrent pas pour autant, ne laissant aucune prise possible sur leurs personnes, désactivant par là les possibilités de contact.

Des gens et des objets

Les *mouleds* contribuent à penser, fabriquer, et pratiquer la ville en tant que telle, soit comme un espace animé et d'animation, un lieu investi spirituellement et symboliquement, mais aussi empli de présences matérielles et tangibles, celles des décors, des corps et des objets. L'espace mitoyen est celui où se fabriquent et s'exercent des contacts et des distances, entre des personnes, mais aussi avec des objets et des lieux, et le tout à la fois. De fait, l'on peut aussi prêter attention aux objets, qui parfois semblent mouvoir les personnes, impulser des actions : des accessoires non accessoires, des objets identitaires, signifiants et situationnels, dont beaucoup concourent à tendre les bras, à lancer des gestes, à mouvoir les corps, à impulser des attitudes. Ainsi des innombrables chapelets passés autour des poignets et sans cesse tripotés ; des poignées des théières de ceux et celles qui, sans cesse, servent et offrent du thé, aux amis, aux passants ; et, également, des pans de robes ou de voiles de femmes, agrippés par des enfants, portés ou marchant seuls. Avec la densité de la foule, la proximité imposée aux individus est forte, mais elle est doublée — de manière consentie — du fait que nombreuses sont les personnes (couples, parents, enfants, amis, confrères) qui se tiennent par le bras, la main, l'épaule, qui vont en se tenant par deux, par trois, ou par files. Aussi, il semble que la promiscuité forcée renforce le recours aux liens de proximité et à la manifestation tangible et visible de ceux-ci. Le contact avec les autres, avec ce groupe mixte qu'est une foule anonyme est-il atténué de ce fait ou, au contraire, démultiplié, ou est-il tout simplement rendu possible par ce type de prémunition ? Le bras connu que l'on serre, est-il une parade contre les autres, contre le vertige de l'individu face au plein de la

foule, ou encore une tentative d'échapper, par une démonstration de lien, au non-sens de la présence d'un être seul parmi de multiples autres êtres ? Est-ce une façon de s'intégrer à cette mise au collectif des corps, ou encore une affirmation de soi par le geste-toucher concret ?

L'espace mitoyen n'existe pas en dehors d'un ressenti, mais il existe parce qu'on s'y adonne, une attirance qui semble proche de celle induite par la sensation — ou le sentiment — de vertige, curieuse similitude générée pourtant par les contraires que sont le plein et le vide.

L'angoisse de l'aube

La fête-pèlerinage est un horizon attendu, pensé, imaginé, deviné, sans réalité unanime et objective mais qui existe néanmoins et prend l'aspect et la fonction que chacun souhaite. L'horizon est une figure abstraite et sans contours, simultanément rien et tout, à la fois espace et temps, une figure ouverte, dégagée sans limites vers des possibles, des probables. L'horizon est un ferment pour l'imaginaire, en tant qu'il laisse envisager un élargissement du monde, une reconfiguration du réel, mais il se façonne depuis — ou vers — un lieu magnifié. Cette thématique est souvent traitée, sous de multiples formes, dans la littérature romanesque, et de manière particulièrement explicite dans des œuvres dans lesquelles le référent spatial est prépondérant, comme le *Désert des Tartares* de Dino Buzzati, ou le *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. En ce qui concerne les *mouleds*, c'est aussi ce type d'inspiration qui fonde les *Sept jours de l'homme* d'Abdel Hakim Qassem.

Le temps de la fête est absolu et total ; ce temps a un commencement et une fin, il faut profiter de l'événement et exister entre ces repères, comme une parodie résumée du temps de la vie, mais dont on connaîtrait l'heure de l'issue. Ainsi, la fête provoque des émotions brutales, contradictoires, des bouffées de joies et d'angoisses concentrées, un état d'âme bien particulier, qualifié par Balzac de « macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre ». Cette dimension de comédie humaine et sociale, tragique et comique, donne à la fête, où se côtoient la multitude et la solitude, un caractère poignant.

La condition humaine fait de chacun un être plus ou moins dans l'expectative, et l'on peut supposer que la fête fournit un débouché, ou une grâce momentanée à cet état. Vers la fête, et plus particulièrement vers un *mouled*, chacun peut condenser et faire converger ses souhaits, aspirations, quêtes, attentes et désirs, laissés en des états vagues, confus, non formulés, qui sont projetés sur un moment et un lieu. Mais la fête est volatile, elle se déroule, se défait, tout y est agitation, à commencer par l'état d'esprit des participants qui suppose un soupçon d'exaltation. Le temps de la fête est compté, et même décompté, il est borné, il file, ce qui implique des « syndromes », dont on peut imaginer qu'ils sont ceux de la citrouille et du sablier, et qui se manifestent notamment par un énervement collectif, peut-être en partie lié à la sensation du temps qui passe, à l'angoisse de l'aube, laquelle va remettre en phase la normalité, le rythme binaire diurne-nocturne, balancier régulier qui cadence la vie des hommes et de leurs villes.

La fête est instable, elle se fonde sur un mouvement perpétuel, incessant, dont la cadence, soutenue, finit toutefois par décliner vers le milieu de la nuit, à partir d'un moment particulier où le rythme général bascule, se rompt, se renverse, s'inverse. Ce moment exact ne peut être identifié en temps réel et ne peut exister qu'*a posteriori* car pour le saisir il faut pouvoir en déterminer les deux paramètres de définition que sont l'avant et surtout l'après.

À la fin de la dernière nuit, le *mouled* disparaît sans chaos mais cesse de manière nette. Cette issue brutale est certainement liée au fait que les *mouleds* sont aussi des pèlerinages; ils s'achèvent par une déconstruction globale, sans symptôme latent de dégradation de l'ambiance de fête. En empruntant un terme de référence au vocabulaire de la danse, on pourrait qualifier cet état de « suspend », moment où l'équilibre d'un mouvement, poussé à l'extrême, se rompt : décor défraîchi, vêtements froissés, traits tirés, corps relâchés, énergie épuisée.

Après la grande nuit vient le petit matin ; la foule, les décorations, les tentes et les installations foraines se sont volatilisées. Les visiteurs sont partis, déconstruisant la sur-ville éphémère, et emmenant par-devers eux des souvenirs et des présents, jouets, confiseries, chapelets... Ces objets porte-bonheur témoigneront, quelque part, d'un *mouled* cairote. Mais sur place, c'est le désenchantement, la lumière du matin est terne, les passants rares et les détritités épars. Peu à peu, la torpeur se dissipe. Les habitants reprennent possession des lieux. Le quartier réapparaît et réintègre la ville. Le *mouled* est déjà un souvenir.

Bibliographie

- ADELKHAH, F., « Économie morale du pèlerinage et société civile en Iran : les voyages religieux, commerciaux et touristiques à Damas », *Pèlerinages, Politix*, vol. 20 n°77, mai 2007, p. 39-54.
- BIEGMAN, N.-H., *Egypt. Moulids Saints Sufis*, Gary Schwartz-SDU, La Haye, 1990.
- CHIFFOLEAU, S. & MADOEUF, A. (dir.), 2005, *Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient. Espaces publics, espaces du public*, Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient, 406 pages.
- CHIH, R., *Le soufisme au quotidien. Confréries d'Égypte au XXe siècle*, Sindbad, Actes Sud, Paris, 2000.
- CLAVERIE É., 2003, *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard.
- DE BALZAC, H., *Sarrasine*, Mille et une nuits, 1996.
- DI MÉO, G. (dir.), *La géographie en fêtes*, Géophrys, Paris, 2001.
- GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. II Les relations en public*, éd. de Minuit, Paris, 1973.
- HOFFMAN-LADD, V., « Devotion to the Prophet and his Family in Egyptian Sufism », *International Journal of Middle East Studies* 24 (4), p. 615-637, 1992.
- IDRIS, Y., *La sirène et autres nouvelles*, Sindbad, Paris, 1986.
- JOSEPH, I., *Le passant considérable, Essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, coll. Sociologie des formes, Paris, 1984.

MAC PHERSON, J.-W., *The Moulids of Egypt. (Egyptian Saints-Days)*, Nile Mission Press, Le Caire, 1941.

MAYEUR-JAOUEN, C., *Pèlerinages d’Egypte : histoire de la piété copte et musulmane XV^e-XX^e siècles*, éd. de l’EHESS Paris, 2005.

MUBARAK PACHA, A., *Al-Khitat al-Tawfiqîyah al-Jadîdah*, Bûlâq Press, Le Caire, 1888.

QASSEM, A.-H., *Les sept jours de l’homme*, Sindbad, Actes Sud, 1998.

SCHIELKE, S., *Snacks and Saints. Mawlid Festivals and the Politics of Festivity, Piety and Modernity in Contemporary Egypt*, Thèse de doctorat, Université d’Amsterdam, mars 2006.

SENNETT, R., *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, éd. de la passion, Paris, 2002.